

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Adresse: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Published at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 50 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

Les marchands abandonnent leur projet.

A une réunion qui a eu lieu l'avant-dernière journée à l'Hôtel Trunewald, les marchands qui avaient signé un manifeste dans lequel ils déclaraient favoriser le rétablissement des courses à la Nouvelle-Orléans dans des conditions qui ne pourraient provoquer la moindre objection d'aucune part, ont révoqué d'abandonner leur projet pour ne pas nuire à une législation dont a besoin l'Etat.

Ces messieurs ajoutent dans leur déclaration qu'ils demeurent convaincus qu'il est possible d'établir ici des courses qui seraient contrôlées de façon à leur enlever leur pernicieux effet, avec une réglementation qui permettrait qu'on les comparât avantageusement aux courses des autres pays. Ils croient que si la question était justement et impartialement présentée à la Législature de l'Etat, elle serait considérée favorablement par une écrasante majorité des membres de l'Assemblée.

Les marchands ne reculent nullement la responsabilité d'avoir agité la question du rétablissement des courses à la Nouvelle-Orléans, de l'avoir soutenue de leur influence, d'avoir travaillé à en saisir nos législateurs. Et ils gardent l'assurance que la population de la Nouvelle-Orléans continuera à demander l'abrogation de la loi qui interdit les courses de chevaux, à insister même pour qu'elles lui soient rendues.

Avec le désistement des marchands, la question du rétablissement des courses à la Nouvelle-Orléans est définitivement réglée. Les nouvelles politiques de l'Etat ont été répandues un peu inconsidérément ces jours derniers, et on est en droit de se demander si ce bon public naïf, gobeur, ne se lassera pas à la longue d'être la dupe de ces nouvelles qui ne trouvent qu'un moyen d'intéresser leurs lecteurs, celui de leur servir la nouvelle à sensation, vraie ou fautive.

Et si en répandant une nouvelle n'ayant de la vérité que l'apparence, on ne s'exposait qu'à l'inconvénient d'être contredit le lendemain! mais il y a pire, il y a les démentis avec les tribunaux qui n'ont rien d'agréable.

La chose était prévue.

On verra dans nos dépêches de ce jour, que le choix de la ville où se célébrera l'achèvement des travaux du canal de Panama en 1915 par une Exposition universelle, n'a pas été fait par la commission congressionnelle; que la commission a fait un peu comme Ponce Pilate en s'en lavant les mains, elle a confié le choix au Président de la nation dans le cas où les deux villes qui postulent le privilège, auraient recueilli la somme exigée pour l'octroi du privilège.

D'abord exiger sept millions et demi de dollars pour avoir qualité de postulant, c'est presque mettre la Nouvelle-Orléans hors concours, puisque avec les quatre millions que lui donnera la taxe spéciale imposée dans tout l'Etat et les deux millions souscrits par ses habitants, elle resterait au-dessous du chiffre requis; et puis, si notre ville remplit la condition pécuniaire, aura-t-elle la moindre chance de décrocher la timbale, puisque M. Taft entre en scène.

Que les petites gens, que les injustices se pratiquent dans les sphères politiques d'un ordre inférieur, cela se conçoit; mais que dans les hautes sphères, celles d'où devrait être banni le favoritisme, on les retrouve, c'est attristant.

Lettres à Emilie.

Je suis sûr, chère Emilie, que tu es au être profondément émue par ce petit chien, compagnon fidèle d'un illustre roi et qui suivit son convoi avec tant de touchante tristesse. Je sais, par un jeune ami qui put contempler les funérailles d'Edouard VII, que rien au monde n'était plus attendrissant que la tristesse de cette petite bête. Le cheval de bataille (???) qui ne portait plus qu'aux étrières les bottes retournées du souverain désarçonné par la mort, le cheval était indifférent et superbe. Il ne participait qu'à la pompe du cortège et non au sentiment du deuil public. Mais lui, le pauvre, le tendre, l'intelligent petit chien, il subissait en lui-même, dans le fond obscur de son humble cœur, sa part, sa lourde part de la douleur des amis ou de la peine d'un peuple. Il trotinait tête basse, oreilles pendantes, avec je ne sais quoi de pitoyable; il trotait, flairait anxieusement quelque chose de défilant et de redoutable, et contraignait sans doute, par un instinctif respect du surprenant et silencieux cérémonial, son désir misérable de hurler désespérément à la mort.

Puis que tous les rois, et les grands dignitaires, et les princes héritiers, et les lords, et les ministres, et les soldats, et tout le dévouement majestueux de ces obéissants imposables, la présence de ce petit chien me touche et m'émeut. N'est-il pas le symbole de ce qui, dans les plus hautes destinées, ressemble le plus au sort le plus ignoré et peut-être n'est pas le moins cher ni le moins doucement contourné à un cœur royal comme à celui d'un vieux mendiant; l'affection et la fidélité d'un être qui vous préfère à tout un monde et pour lequel vous représentez sûrement la plus belle partie de l'univers?

Il y a peu de sentiments humains, en somme, qui soient comparables à l'adoration du chien pour son maître; peu d'attachements, de fidélités, de souvenirs, de regrets ou de douleurs qui égalent ceux ressentis par ces "amis de l'homme", les bons

chiens au nez affectueux et aux yeux malins et francs.

Avez-vous un chien? Pourrait-on me demander après ce paillard de la gent canine? Or tu le sais bien, ironique Emilie, je n'ai pas de chien. Peut-être aurais-je mes jours dans la compagnie d'un lion, d'un tigre ou de l'un de ces bête-bringées immortalisées par Colette Willy, mais en somme rien n'est moins sûr et pour le moment je n'ai pas de chien. Non. Pourquoi? Peut-être pour ne pas exposer mes amis à des comparaisons défavorables. Au retour d'une absence, par exemple, après avoir vu mon chien se rouler à mes pieds et s'évanouir à moitié de joie et de plaisir non sans m'avoir préalablement fêlé de gambades folles et d'abois passionnés, combien je trouverais froide et ternes les plus chaleureux contentements de mes meilleurs amis. Il m'arriverait peut-être alors de leur reprocher de n'avoir pas un cœur de chien, et ils seraient, qui sait, froissés... Les hommes ont si mauvais caractère. L'exclusif attachement que mon chien ne saurait manquer de me témoigner, me rendrait bien sévère pour ceux-là qui ne me préféreraient pas à toutes choses, et mon humeur déjà sauvage s'en ressentirait fâcheusement. Et puis, si après la mort l'on peut s'apercevoir encore de ce qui se passe sur la terre, quelle déception serait celle de ma posthume coquette en constatant que seul mon chien serait venu s'étendre sur ma tombe pour y mourir d'un regret, bien compréhensible en vérité, mais dont il aurait été le seul à ressentir une atteinte irréparable! Tout cela me paraît trop affreux; je n'aurai pas de chien... Je n'ai même pas le contempler, car sans doute n'aurai-je pas le temps, lorsqu'ils seront "exposés" dans un parc, de me les voir, depuis les chiens de berger et les chiens de chasse jusqu'aux chiens de mancheron et d'appartement, représentés à eux seuls les différences des castes et des sociétés. Je n'admire pas ces bonedogues gonflés qui dans leurs collerettes à pointes ressemblent absolument à ces Flamands d'autrefois peints par Franz Hals, ni les levrettes étirées auxquelles il ne manque que les enroulements savants d'étoiles pour se faire portraiturer par Boldini dans un tire-bouchonage étatique... Je ne les verrai pas, mais je penserai aux chiens aimables que j'ai connus; bien qu'en réalité, en y réfléchissant, il y ait en bien peu de chiens dans ma vie...

Un de mes plus lointains souvenirs "chien", c'est un grand sloughi couleur de sable; il appartenait à mon oncle et on le choyait beaucoup. Je me rappelle avoir vu ce chien tant soigné... On lit: il avait attrapé froid et il était couché, bordé, une patte sur la couverture, la tête dolente, et attendant le vétérinaire. Cette vision m'impressionnait excessivement; il me semblait qu'en lui demandant: "Comment allez-vous?" ce brave chien répondrait peut-être quelque chose. Il gémirait; je vois encore la détente admirable de sa longue forme si souple et si rapide lorsqu'il se ramassait, avant de s'élançer, en grand arc vibrant, dont il devenait aussitôt par la vélocité subite de sa course et de son trait, la propre flèche... Il avait une faiblesse, ce grand sloughi blond: un amour inconsidéré pour un tout petit chat noir, désagréable et rageur, qui lui faisait les pires tours, et qu'il chérissait avec une indulgence inquiète...

J'ai connu aussi le bon caniche de Leconte de Lisle, l'illustre Max, si noir et si bon; il allait tous les jours acheter le journal et ne se trompait jamais de feuille même lorsque la maroquinade, pour s'amuser, essayait de lui faire une farce. Il aimait froter sa grosse tête laideuse de nègre obéissant sur les genoux de son maître, dont il écoutait religieusement les propos profonds, ironiques ou subtils; et de temps en temps il se détournait pour considérer avec une désagréable considération la tortue Lolotte, qui sous son épaisse carapace n'écoulat pas ou ne comprenait rien... Et je songe à vous aussi, petite et blanche Kiki, qui avez vécu votre vie de griffon malade le long de mon enfance et de mon adolescence. Vous aviez une adoration pour ma sœur aînée; lorsqu'elle n'était pas là, vous ne diniez point. Vous habitiez une niche d'osier qui ressemblait à un minuscule chalet suisse; vous étiez frileuse malgré vos longs poils de soie blanche ébouriffés qui vous faisaient pareille à une houppette de climatisé ou à un flocon un peu plus gros. Vous étiez pleine d'intelligence et de manies; et vous réquiesciez même une éducation musicale et littéraire; certains chants, certains poèmes vous remplissaient d'extase et de satisfaction; certains vers, certains airs vous agitaient, vous déplaçaient, vous irritaient jusqu'à la crise de oris. En somme vos préférences étaient excellentes, et à part quelques exceptions, vos goûts plutôt classiques: Racine vous apaisait.

Vous aviez une grande importance; on vous dissimulait pour voyager, mais vous aboyiez toujours aux mauvais moments, et votre présence était honteusement déconverte; vous semez les fleurs et les parfums, et aussi les anecdotes. Au jour de l'an, de gentils poètes vous envoyaient des chocolats ou vous adressaient des madrigaux où vous étiez comparée à un vivant chrysalide; une de nos plus illustres "authorress" actuelles qui peignait alors fort excellentement, fit de vous un très beau portrait. Pendant votre caducité, vous prîtes une touchante ressemblance avec un vieux poète à perruque argentée. Vous toussotez et crachotiez si gentiment, douzière minuscule, sur votre coussin de tapisserie, au coin du feu. Parfois vous rendiez visite, avec sa maîtresse Mme Judith Gautier, une de ces petites chiennes chinoises grelottantes et dépoignées qui offrent à l'œil un inépuisable mélange de brosse et de galantini; elle s'appelait Monémée; elle avait une chemise, un manteau avec un capuchon et une poche dans laquelle était un mouchoir, et portait des bottines de caoutchouc...

Mon dernier ami chien est, je crois, "Pékinois". Il appartient à une amie charmante, et c'est naturellement chez elle que je l'ai connu. Maintenant, il est un peu vieilli, alourdi, assagi, et paraît résigné à sa situation de chien. Mais lorsqu'il était plus jeune on sentait bien que quelque chose de singulier devait hanter ce cerveau étrange. Ses yeux d'une surprenante compréhension, gros, bombés, lumineux comme des cristaux noirs, brillent et s'élargissent au-dessus de son nez aplati; une intelligence singulière anime cette physionomie, ce visage camus et aristocratique qui semble prêt à parler, et à parler notre langue, bien que ce chien sache aussi certainement l'anglais et le chinois. Ses oreilles sont en soie d'ambre; son pelage est plus foncé et plus doux que celui des plus

rars zibelines; une nuance indéniable lustre son dos: une traînée de soleil d'automne sur des feuilles sèches; il est méditatif et il fut très tendre, et il ressemble par moment à ces chimères qui grimacent aux fiances des potiches. Sans doute a-t-il habité l'une d'elles avant de se transformer en chien.

Il était, j'en suis sûre, un beau prince de Chine, très amoureux de mon amie; pour vivre auprès d'elle, pour obtenir son sourire, sa bonté et la douceur de sa présence quotidienne, il se chercha une forme qui put lui plaire.

Quelquefois, lorsque la nostalgie du Céleste-Empire l'étreint un peu, il va se blottir dans une certaine armoire où sont suspendues de belles robes de son pays dont la soie ondoyante et brodée, les crêpes fins ou rugueux, les satins lisses sentent la laque, le santal, un parfum exotique et délicieux. Là il rêve à sa gloire passée... Et peut-être un jour redeviendra-t-il un prince imberbe et Lien sculpté, étroit et précieux dans sa belle robe de soie, brune et jaune ainsi que certains papillons, couleur d'écaillé, et toute brodée d'or et de safran pâle: il se prosterner devant moi avec une supplication et une gratitude infinie: "Je vous en prie, très belle dame de mon cœur... me voici redevenu prince mandarin..." enfin Chinois de qualité... mais surtout, oh! surtout, continuez pour le reste de ma vie à me traiter comme un chien...

MARIE. "Pour copie" GERARD D'HOVILLE.

EDOUARD VII.

M. Augustin Filon, dans la "Revue des Deux Mondes", étudie "le caractère et l'œuvre d'Edouard VII". On est bien étonné, dit-il, les spectateurs de la politique européenne, si on leur dit qu'il y a vingt-cinq ans, au début du dix-neuvième siècle, posséderait un grand roi. Dans un pays où le rôle apparent du souverain se réduit à la lecture d'une page écrite par des ministres qu'il n'a même pas choisis, une telle prédiction aurait paru invraisemblable, et le doute se fut encore accru si l'on eût ajouté que le sympathique, mais frivole et nonchalant prince de Galles réaliserait cette prophétie. Pour expliquer comment Edouard VII a pu résoudre ce paradoxe, M. Augustin Filon oppose son action à celle de sa mère, Victoria prétendant exercer et exerçant en effet une autorité réelle sur les choses du gouvernement; elle se regardait comme l'âme visible du peuple anglais, et comme un agent hors cadre et hors ligne, de la diplomatie britannique; mais son influence à l'intérieur était intermittente, limitée à certains objets; au dehors, elle était subordonnée à ses sympathies germaniques. Edouard VII, au contraire, à un de tous temps une politique à lui, parfaitement définie, un programme qui peut se résumer ainsi: fin du splendide isolement, restauration de l'équilibre européen. A service de cette politique, il allait placer cette incomparable expérience de quarante années, durant lesquelles il s'était familiarisé avec les mœurs de tous les peuples, avec les caractères de tous les gouvernants. Son stock d'informations, sa sphère d'activité étaient donc beaucoup

plus vastes que ceux de la reine Victoria et il disposait de moyens tous différents. Sa bonne humeur, son entrain, sa franche orientation autour de lui une atmosphère de bon vouloir. L'Angleterre, au début de son règne, n'était que respectée; il entreprit de la faire aimer. En ce qui touche la politique intérieure, ce prince si expansif, si libre dans l'expression de ses sentiments, s'était imposé dès longtemps une réserve absolue. Aucun des deux partis qui se succédaient au pouvoir n'a pu le revendiquer et, pour cette raison, il était devenu "comme le représentant de ces masses flottantes qui s'inquiètent peu de la discipline des partis, mais s'émeuvent à propos de telle ou telle question d'intérêt national. Le temps en temps, une pensée, une manière de voir du roi transparaît dans le public et c'était, précisément, celle qui prévalait au dehors, celle qui semblait la plus juste et la plus simple aux spectateurs".

Caruso militaire.

A déjeuner, il y a quelques jours, le ténor Caruso évoquait plaisamment devant quelques amis le temps où il accomplissait son service militaire en Italie, dans un régiment d'artillerie.

En arrivant à la caserne, son capitaine, un vieil officier blanchi dans les camps, lui posa quelques questions.

- Comment t'appelles-tu? -Enrico Caruso. -Quel est ton métier? -Chanteur, mon capitaine. -Ta dis? -Je suis chanteur... -Chanteur! chanteur! Ça n'est pas un métier, ça. Est-ce que tu te moqueras de moi, par hasard? -Non, mon capitaine... Je dis ce qui est. -C'est bon, grommela l'officier, ficha motier... Chanteur!...

Caruso fut atreint aux plus dures corvées. Il les accomplissait d'ailleurs allègrement, bien que son séjour à la caserne lui parût peu favorable au développement de ses études musicales. Un jour, le colonel le fit appeler après de lui. Il avait un air de joie et il voulait l'entendre. Caruso chanta, c'est-à-dire avec un art merveilleux, déjà. A dater de ce jour là, il fut dispensé de tout service et put continuer ses études de chant.

Et Caruso de conclure, en riant: -Mon capitaine n'oserait plus dire que le métier de chanteur est un fâcheux métier...

Le Téléphone aux Mœuvres.

Pendant les manœuvres de 1909, des expériences ont été faites dans un certain nombre de corps d'armée sur l'installation de postes micro-téléphoniques de campagne, modèle 1908. Mais ces appareils et les instructions correspondantes n'ayant été livrés pour la plupart aux corps de troupes que juste au moment de leur départ pour les manœuvres, les expériences n'ont pas été suffisamment concluantes et le ministre vient de décider qu'elles seraient reprises cette année en leur donnant plus d'extension d'après les bases fixées pour 1909.

Violent tremblement de terre.

Washington, 16 juin.—Des secousses sismiques d'une grande violence et d'une longue durée ont été enregistrées ce matin par les instruments de l'Observatoire de l'Université de Georgetown. Le centre du phénomène doit avoir été approximativement à 1,000 milles de Washington.

Les secousses ont commencé à 1:45 heure du matin et ont continué à intervalles rapprochés pendant dix heures trente-trois minutes, ne cessant entièrement qu'à 11 heures du matin.

La première secousse, assez faible, a été immédiatement suivie de deux chocs violents. On a tout lieu de croire que le tremblement de terre a été ressenti dans les parages de la Méditerranée, probablement en Italie.

Un aliéné arrêté à la Maison Blanche.

Washington, 16 juin.—Un individu d'allures louches s'est introduit ce matin dans le bureau du président à la Maison Blanche, et a demandé à parler à M. Taft. Il a été immédiatement reconnu par un détective comme l'individu qui, le 17 juin dernier avait déjà été arrêté dans la Maison Blanche, et en la possession de deux revolvers avaient été trouvés. Arrêté sur le champ et fouillé on a retrouvé sur sa personne un revolver du calibre 44.

Le suspect a déclaré se nommer James Stricklin, de Cumberland, Md. Lorsqu'il avait été arrêté l'année dernière il avait déclaré être originaire de l'Arkansas. Il prétend qu'il est persécuté par diverses personnes et qu'il veut demander justice au président. On croit avoir affaire à un aliéné et il sera placé en observation.

L'ABELLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

EDITION QUOTIDIENNE Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00. Un an | \$6.00. 6 mois | \$3.00. 3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Europe port compris: \$15.00. Un an | \$7.50. 6 mois | \$3.75. 3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris: \$2.00. Un an | \$1.00. 6 mois | \$0.50. 3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Europe port compris: \$2.50. Un an | \$1.25. 6 mois | \$0.62. 3 mois

EDITION DU DIMANCHE Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent y avoir droit, nous adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire tous remises par MANDATS-POSTAUX ou par LETTRES SUR EXPRESS.

Feuilleton

DE L'ABELLE DE LA N. O.

Ne 18. Commencé le 27 Mai 1910

LA FILLE SAUVAGE

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR JULES MARY

PREMIERE PARTIE

L'OISEAU TOMBE DU NID

VIII

LA SURPRISE

Suite.

moi, après avoir compris votre infamie, lorsque je vous surpris essayant de me dérober les lettres que je tenais de vous!...

Il entrevit que les choses ne marcheraient pas ainsi aisément qu'il l'avait cru et il attendit, cette fois, sans répondre, qu'elle continuât.

—Je voudrais tout d'abord, monsieur Villédieu, essayer de parler, à votre raison, dit-elle avec un calme parfait....

—A ma folie, Jacqueline....

—A votre raison.... Pour quoi me poursuiviez-vous? Pourquoi vous acharnez-vous contre moi? Jadis, je fus votre maîtresse.... J'étais à vous.... Je ne pensais qu'à vous.... Je ne prévoyais même pas qu'un jour pouvait venir où mon bonheur serait détruit.... Comment aurais-je pensé cela, puisque vous m'avez fait des promesses et que j'avais confiance en vous?...

—Vous pouviez me conserver, auprès de vous, comme votre femme toujours, toujours, et vous avez mieux aimé briser ma vie?.... Me renvoyer.... m'humilier me torturer.... alors que j'aurais dû être pour vous une fille sacrée, puisque vous venez d'apprendre que j'étais mère.... Vous n'avez aucun reproche à m'adresser....

—Pourquoi n'êtes-vous pas restée?....

—Comme votre maîtresse, auprès de la femme que vous aimez.

épouser? Il faut vraiment que vous ayez bien peu de conscience, et bien peu de dignité, et il faut surtout que vous me méprisiez bien, pour m'avoir fait une pareille offre, aussi insultante, autant, et pour oser, aujourd'hui me reprocher de ne l'avoir point acceptée.

Il haussa les épaules.

—Oui, reprit-elle, plus lentement, je m'adresse à votre raison et je viens vous demander de m'oublier, de vous éloigner de moi.... Je ne vous cacherais pas que je suis revenue dans ce pays avec crainte.... Je n'avais pas connu le projet de mon mari. Il me l'avait soigneusement caché, croyant me faire un grand plaisir.... Pourtant je pouvais espérer que vous auriez réfléchi, monsieur Villédieu, que, vraiment, il y a quelque chose d'indigne à cause de vos menaces.... Une seule joie m'était laissée, celle de toujours cacher à mon mari le secret de mon passé.... Ce secret, vous pouvez le lui révéler.... vous êtes si infâme que vous n'hésiteriez pas sans doute.... alors ce ne sera plus, autour de moi, que larmes et que désespoirs.... et votre haine sera satisfaite....

—Elle resta silencieuse, domptant son émotion, puis: —Certes, je vous hais, pour les choses de jadis, pour tout ce que vous rêvez maintenant.... et malgré ma haine et mon mépris, et mon dégoût, je vous prie, je

—Et de ma fille? —Et de votre fille.... et de notre fille....

—En vous conviant à venir à Primerose aujourd'hui, monsieur Villédieu, je me suis promis d'être avec vous tous les moyens de vous convaincre....

—Tous ces moyens seront inutiles. Il n'y en a qu'un... votre amour....

—J'emploierai, s'il le faut, la prière, monsieur.... Oui, puisque votre raison reste sourde, laissez-moi m'adresser à votre cœur.... Vous ne vous êtes pas contenté d'avoir brieé ma vie, jadis, vous semblez vous faire un jeu de me rendre malheureuse aujourd'hui, car je suis malheureuse doublement.... d'abord à cause de mon remords, à cause de l'éternel mensonge où je vis en face de l'homme que j'aime.... ensuite, à cause de vos menaces....

—Une seule joie m'était laissée, celle de toujours cacher à mon mari le secret de mon passé.... Ce secret, vous pouvez le lui révéler.... vous êtes si infâme que vous n'hésiteriez pas sans doute.... alors ce ne sera plus, autour de moi, que larmes et que désespoirs.... et votre haine sera satisfaite....

—Elle resta silencieuse, domptant son émotion, puis: —Certes, je vous hais, pour les choses de jadis, pour tout ce que vous rêvez maintenant.... et malgré ma haine et mon mépris, et mon dégoût, je vous prie, je

vous supplie d'avoir pitié de moi, de mon secret, de mon bonheur, de mon mari.... Oui, monsieur, après avoir parlé à votre raison, je m'étais dit, aussi, que je m'adresserais à votre cœur.... et, je vous prie, je vous supplie, vous qui êtes compable, au nom de notre enfant, qui est innocent de tout....

Son visage s'enflamma, ses yeux brillèrent étrangement.

Il dit, se levant, tenant à la table qui les séparait: —Jamais vous n'avez été plus belle.... Et vous voulez que je vous oublie?... Vous dites que vous me haïssez, que vous me méprisez.... Eh bien, je ne vous en aime, je ne vous veux que davantage.... Je veux vous conquérir sur vous-même, sur vos répugnances, votre mépris, votre haine.... Vous dites que je suis infâme parce que je vous menace et que je n'hésiterai pas devant les moyens de cruaux hontes.... Eh bien, vous avez raison, je ne suis qu'un misérable, et pour vous conquérir je suis prêt à accomplir toutes les infamies.... Attendez-vous donc à une guerre sans pitié.... et dont je veux que le dénouement arrive à bref délai.... Vous chercherez peut-être à gagner du temps.... Je sais qu'à la fin du mois Ger-voise doit être à New-York, et que son absence ne peut se prolonger plus longtemps. Avant son départ, vous serez à moi, Jacqueline....

—Alors, vous n'aurez pas pitié de nous?....

Il eut un rire ironique.

—Vous, vous êtes l'enjeu, vous ne comptez pas.... Quant à votre mari, je le hais parce que vous l'aimez.... Car vous l'aimez, n'est-ce pas? Elle joignit les mains et dit avec une sorte de ferveur: —De toute mon âme.... —Et de votre fille je n'ai souci pour le moment. Du reste, sur son compte, vous pouvez vous tranquilliser.... En cas de malheur ma maison lui sera ouverte.... Vous voyez donc, Jacqueline, que ma résolution est bien prise.

—Je le vois, hélas!.... D'une voix plus basse, comme se parlant à elle-même: —Du moins, j'aurai fait ce que j'ai pu.... Oui, je ne suis plus responsable de rien.... Les événements m'échappent.... Je suis à leur merci....

Elle appuya les mains sur son front, sembla rêver.

Il se rapprocha encore; se pencha vers elle, lui parla doucement: —Jacqueline, il est impossible que vous ayez oublié nos tendresses d'autrefois.... Il est impossible que vous ne m'aimiez plus.... Jacqueline, si vous le voulez, nous pourrions être heureux....

—Elle appuya les mains sur son front, sembla rêver.

Il se rapprocha encore; se pencha vers elle, lui parla doucement: —Jacqueline, il est impossible que vous ayez oublié nos tendresses d'autrefois.... Il est impossible que vous ne m'aimiez plus.... Jacqueline, si vous le voulez, nous pourrions être heureux....

Il murmura, en tremblant: —Si tu le voulais, Jacqueline!....

Elle le repoussa d'un geste calme. Ses yeux étaient de plus en plus sévères.

—J'ai parlé à votre raison. Intuitivement. A votre cœur. Intuitivement. Maintenant, à vos menaces, je vais répondre par des menaces. Je vous ai dit: "Malheur sur vous si vous vous mêlez plus tard à ma vie!" Je vous répète, aujourd'hui, les mêmes paroles: "Malheur, malheur sur vous!"

—Paroles en l'air, dit-il en ricanant. Que pouvez-vous contre moi? Rien. Tandis que moi je peux tout contre vous....

—Une femme, réduite à désespérer, ne vous inspire pas d'espérance?....

—Ma foi, non! —L'épouse, menacée dans son bonheur, dans son amour? —Non plus.

—Et la mère, dit-elle d'une voix sourde, la mère menacée dans son enfant? —Je ne redoute rien, ni de la femme, ni de l'épouse, ni de la mère....

Elle hochait la tête à plusieurs reprises, et dit, sans plus, d'un ton bizarre: —Bien! Bien! Bien! —Vous avez tout dit? —Je l'avois. Je ne priez plus, ne persévérez plus, ne menacerez plus.... J'attendrai maintenant.... pour agir....